Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 60 (1922)

Heft: 24

Artikel: L'abbaye des "Bocans" : croquis grandsonnois

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217277

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

- Quemet! l'è tè, Pequatindra, que tè prominne sein ta cervalla! Vein avoué mè la queri.
- Na, repond Pequatiûdra, n'ein è pe rein fauta. M'ant met dein lè tambou.

N'eimpatse que Pequatiûdra l'a faliu retornâ à l'èpeteau po onna bougreri quemet l'autra. N'avâi pas pi tant de mau et lo tsapllia-brè l'amâve bin et lo pregnâi avoué li ti lè coup que faillâi fére n'opérachon — quemet desâi — po teni lè tsambe et reportâ lè malâdo.

On coup, lo mâidzo l'avâi z'u 'n'opérachon dianstrameint casuet. L'avâi eimpougnî lo malâdo, et sé pas cein que lâi avâi pas rongnî: dautrâi Isambe, dou bré, lo fédzo, lo félin, la mâiti dâi boui et lo resto. Quand l'eut botsî, ie crie:

 Pequatiûdra, tê faut remettre lo malâdo dein son lhî.

Pequatiûdra vouâite clli l'affére et fâ dinse âo mâidzo (l'è veré que Pequatiûdra n'avâi min de cervalla !) :

— Mâ, dite-vâi, monsu lo mâidzo, lo quin de clliau bocon faut-te remettre dein lo lhî? Sant asse gros l'on que l'autro!

Marc à Louis, du Conteur.

COUP DE FOUDRE ET COUP DE THÉATRE

Respectueusement dédié à M. A. Balli.

I

HOMME étant tout au plus un animal supérieur, il serait prétentieux d'affirmer qu'il est un animal parfait, cependant, je ne crois pas manquer à la vérité en assurant que le héros de mon récit est, lui, un parfait animal. D'ail-

leurs, vous en jugerez.

Il y a 24 ans, lorsque le moment était venu de baptiser notre homme, alors bébé, ses parents avaient décidé de l'étiqueter d'un nom qui contienne à la fois de la rudesse, de l'étan et de la poésie. On hésita longtemps entre Achille, Hercule, Annibal et Nabuchodonosor, mais enfin, pour satisfaire au désir d'une tante admiratrice d'Attila, roi des Huns, on accepta d'appeler le nouveau-né Attilo.

П

A l'époque où commence la présente histoire, Attilo revient de Milan. Le costume impeccable, le pli du pantalon irréprochable, les souliers cirés, il se pavane. C'est un jeune homme riche, plein de fatuité, traitant les femmes à la légère, se vantant d'en être adoré sans toutefois s'attacher à elles. Bon garçon, il a le cœur sur la main et l'esprit probablement dessous, car on n'en distingue pas chez lui. Plus on l'examine, plus on comprend son succès auprès du beau sexe. En effet, ce qui attire les âmes à lui, c'est 1º une superbe trousse de voyage, 2º deux magnifiques valises ornées de monogrammes gros comme ça!... je vous l'assure: gros comme ça! Pour l'instant ces belles choses gisent à ses pieds, sur la plate-forme d'un tramway lausannois. Attilo rêve. A côté de lui, une jeune fille le regarde. Attilo, jouant l'indifférence, la regarde aussi. Ils se regardent. Elle, prend le coup de foudre. Lui, prend ses bagages, saute sur le trottoir et s'éloigne chargé, les bras tendus, en se retournant de temps à autre.

Ш

Au soir tombant, Attilo est demandé au téléphone. La demoiselle coup de foudroyée le prie de se rendre au « Central ». Il y court, il arrive, il entre, il la voit. Ils se déclarent leur affection mutuelle. Ils se pressent les mains. Lui, fou de joie, se passionne. Il implore un baiser, un seul. Elle répond par un non et par son nom :

 — Je me nomme Colette, dit-elle, au revoir, revenez si vous le désirez.

Et ils se quittent.

IV

Le jour suivant, Colette éplorée se présente à son Attilo.

— Mon âme, qu'avez-vous ? s'écrie celui-ci.

— Ah! Monsieur, je ne puis payer ma robe, et ma couturière va me la reprendre! Tenez! Je vole me précipiter au lac!

- Non! Horreur!... Combien vous faut-il?
- Soixante francs.
- Les voici.
- Et Attilo étale l'argent avec le « geste du semeur ».
- Merci, monsieur.
- Embrassez-moi, au moins.
- Voilà...
- Oh! pas sur le front, voyons! Venez...
- Non, laissez-moi, Monsieur.
- Et ils se séparent.

V

Les mois s'écoulent. Colette, introuvable, doit être loin. Attilo n'ose pas s'avouer que l'on s'est moqué de lui. Dans le but d'oublier ses déboires, il travaille. Il devient docteur en droit. Alors il s'ennuie. Mais soudain, un beau matin, par une pluie battante, Colette réapparaît. Elle s'excuse de sa longue absence, couvre de baisers la tête parfumée d'Attilo, éternue à cause de la pommade, le saisit par le cou, lui caresse le bout des oreilles, lui lisse les cheveux, le dorlote, le cajole, l'endort et ainsi se fait pardonner son brusque départ. Attilo ferme les yeux, sourit et nage dans le ravissement. Il soutient à ses amis qu'il n'est pas le moins du monde amoureux, ce qui ne l'empêche pas de se lever à minuit, de s'asseoir en chemise à la fenêtre, de pleurer d'attendrissement en s'entretenant avec les étoiles et la lune. Il considère Colette presque comme une fiancée.

VI

Un après-midi, Attilo mande la femme de chambre

— Mademoiselle, lui dit-il, si Colette vient, diteslui de m'attendre ici. Vous l'introduirez dans cette pièce, vous l'installerez sur le canapé, vous lui oufrirez de ma part du thé et des gâteaux. Vous vous mettrez à ses ordres et vous serez gentille. Hier, vous l'avez gâtée. Faites de même aujourd'hui.

- Oui monsieur.

Attilo s'en va, impatient d'être de retour auprès de la bien-aimée.

Une heure plus tard, son travail est enfin terminé. Attilo regagne rapidement son domicile, monte les escaliers quatre à quatre, arrête la domestique :

- Colette est-elle venue ?
- Oui monsieur.
- Où est-elle ?
- Partie pour Paris. Elle a emporté la trousse de voyage et les valises.
 - Comment, les valises ?
 - Oui monsieur, les valises.
- Mais, sapristi! elles m'appartiennent, ces valises!
- Je m'imaginais que vous l'aviez autorisée à s'en servir.
- Jamais de la vie! Songez donc : mes valises! Ah! la coquine! elle m'a cambriolé pour 800 francs! Attilo le conquérant, furieux, enragé, blessé, dé-

Attilo le conquérant, furieux, enragé, blessé, dégringole et gravit 29 fois les six étages de la maisson, pour calmer ses nerfs, puis il se jette sur son lit d'un mouvement si brutal qu'il déchire ses bretelles!... des bretelles de 3 francs 50.

VII

Depuis cet évènement Attilo tâche de se consoler : « Bah! soupire-t-il, elle me chérissait trop, cette enfant! elle n'a pas pu supporter l'idée de me quitter sans garder un souvenir de notre amour! C'est compréhensible, en somme! »

Le malheureux n'a jamais admis que cette femme ne l'avait pas aimé et que l'on s'était payé sa tête.

— Ah! oui : l'on s'était payé sa tête, et qui sait ? ce n'était peut-être pas la dernière fois.

André Marcel.

Le ramasseur de « mégots ». — Dis donc, Jean, je te vois continuellement suivre M. X., conférencier.

— Pense donc, il donne des conférences contre l'abus du tabac et dans les milieux où il parle, tout le monde jette son cigare!

Question d'à côté. — Quelle différence il y a entre un train et une gare ?

— Le train se rend de gare en gare et la gare ne se rend pas!



L'ABBAYE DES « BOCANS »

Croquis grandsonnois.



part les enterrements, écrit-on de Grandson au *Journal d'Yverdon*, l'abbaye est la seule occasion souvent où nos bourgeois se ren-

contrent, aussi il en vient d'un peu partout. Il y a les anciens et les nouveaux bourgeois. Les anciens ceux qui descendent de familles de vieille souche dont les noms sont intimément liés à la vie de la ville et de la contrée. Puis les nouveaux qui porten des noms qu'on prononce difficilement et qu'on écri plus difficilement encore. Ils ont acquis droit de bourgeoisie pour quelques louis d'or et nous arri vent de la rude Bochie, de l'Arménie mariyrisée de la belle Italie. Il y en a même un dont on n'a jamais su au juste d'où il nous était tombé, peutêtre du pays mystérieux des... Alexandre!

Chaque famille avait ses traditions d'hospitalie et à telle table se retrouvaient toujours, d'année en année, les mêmes convives. Le menu aussi du grand dîner du samedi ne variait guère. Chez telle famille, on dégustait « le façon » qui n'avait de réelles qualités que si la feuille de chou venait du jardin Despland. Il y avait aussi la fameuse salade pommée du Montauban, laquelle était apportée en grandes pompes le vendredi soir... et qui était lar gement rendue le lendemain, par l'envoi, pour le dix heures », d'un plat de jambon garni de pers et de petits cornichons. Quant au jambon lui-men le choix en était tout un poème! C'était le bu vieux temps des diligences; ces traditions s'ou blient, se perdent, s'abandonnent, par le fait de la disparition de ces vieilles familles ou la dispersion de leurs descendants.

La narration des souvenirs va son train et voici un. Une année, le grand François fut roi du tir. Passe encore de trinquer, mais trouver le centre de la cible à son âge — il avait bien 75 ans on n'en revenait pas. Il fallut bien se rendre à l'évi dence quand, à la troisième demande, le marquem montra pour la troisième fois le drapeau blanc, auguel il imprima même un mouvement circulai pour marquer qu'il s'agissait d'un coup bien cent d'un beau « 20 ». On leva la mouche, percée à que ques milimètres du centre. Le conseil s'assembla vérifia, échantillonna et dut proclamer roi le grand François. Les deux demoiselles d'honneur lui cro chèrent sur le cœur le bouquet traditionnel, leque était si volumineux cette fois qu'il n'en pouvai tourner la tête. On lui fit fête et le cortège du ro s'arrêta à toutes les pintes où de nombreuses do ves furent séchées. Mais voilà qu'on apprit le les demain que c'était un autre qui avait tiré dans cible du grand François pour lui faire l'honneur d fameux chapelet d'or qu'il avait ambitionné tou

La dame qui vendait les cocardes avait une greieuse attention et décorait de fleurs et de rubal la fontaine aux armes parlantes de la Compagn des Mousquetaires. Maintenant, la décoration flor le est au balcon de notre palais communal : elle est encore, lecteurs admirez-la en ce beau mois é mai « mois des fleurs, mois charmant, mois verme des roses ».

La guerre et les tracasseries de nos hautes somités balistiques ont fait déplacer le centre de not abbaye grandsonnoise; il nous en reste au moins cortège.

Le cortège !... il a manqué de partir pour les Tu leries, fanfare en queue, mais une manœuvre s vante l'a heureusement remis sur le bon chemin.